« *Les habitants de Gênes ont fui ou se terrent chez eux.*
La ville est déserte et l'état de siège a été proclamé. »

La nuit tombée sur nos âmes

Gênes, 2001

© Agullo Éditions, 2021
www.agullo-editions.com

Conception graphique : Cyril Favory
Image de couverture : iStockphoto/Jackbab

Frédéric Paulin

La nuit tombée sur nos âmes

Gênes, 2001

Agullo

Pour Carlo Giuliani,
pour Vincenzo Vecchi,
pour tant d'autres...

À Gênes, un nombre incalculable de personnes innocentes ont subi des violences physiques et psychologiques qui les ont marquées à vie. Si aujourd'hui encore, seize ans plus tard, c'est un motif de douleur, de rancœur, de défiance [envers la police], cela signifie que la réflexion n'a pas été suffisante.
Franco Gabrielli, chef de la police italienne,
le 19 juillet 2017 in *La Repubblica*

Le fait de pouvoir élire librement des maîtres ne supprime ni les maîtres ni les esclaves.
Herbert Marcuse in *L'Homme unidimensionnel*

Des chevaux fous de peur lancés au galop sur une foule brandissant des drapeaux rouges et noirs.

Des incendies, des commerces saccagés, des chaussées dépavées, une ville dans le chaos.

Un vent de colère et de refus qui souffle depuis loin, très loin, remontant sans doute le fleuve Göta älv pour se déverser dans les rues.

Le gouvernement a envoyé la police en armure et la gendarmerie montée. Des véhicules blindés foncent sur les avenues, écartant les émeutiers comme le patriarche ouvrit la mer. Mais cette mer d'hommes et de femmes vociférant, projetant des pavés et des bouteilles sur la soldatesque, se referme aussitôt sur leur passage.

Vive la Révolution ! entend-on. À mort les bourgeois ! À mort le capitalisme !

Une jeune femme masquée d'un foulard noir échappe de peu au poitrail démesuré d'un hongre caparaçonné. Elle rit en lançant une pierre qui rebondit sur le casque du cavalier.

Un homme propulse un pavé sur la vitrine de l'agence NordBanken. Deux ou trois autres, cagoulés, vêtus de noir, l'imitent puis s'enfuient. Un jeune type, l'air sérieux, agite un drapeau rouge sur lequel les visages de Marx, Lénine et Mao sont dessinés. Une camionnette est la proie des flammes, des détonations claquent, la fumée, le gaz lacrymogène tourbillonnent dans les rues.

Un vieil empire chancelle-t-il sur ses fondations déjà ébréchées ?

Un nouveau monde est-il en train de naître ?

Samedi 16 juin 2001, Göteborg est en feu.

Des explosions résonnent, des sirènes beuglent, des hurlements de joie ou de peur rebondissent sur les façades des immeubles, emplissent les rues, emplissent les cœurs. Plus loin, un McDonald's est la cible de la foule. Les pierres brisent les fenêtres et la marquise. Les panneaux de bois censés empêcher toute intrusion craquent sous la pression des béliers improvisés. Les chaises et les tables des terrasses des cafés alentour sont rassemblées en un immense feu de joie. Et toujours ce type avec son drapeau rouge, fantôme du passé au milieu des volutes grises.

Les cris, les applaudissements, les rires, la liesse s'opposent à un vieux monde réuni là pour décider des orientations économiques d'une Europe qu'il ne comprend plus. Ces vieilles gens sont emmurées dans le Centre des congrès. On dit que les délégations finlandaise, belge, néerlandaise et luxembourgeoise ont été évacuées en catastrophe de l'hôtel Radisson qui menaçait d'être assiégé. Hier soir, le dîner officiel entre les chefs d'État et de gouvernement a été annulé. Le sommet prend l'eau : on ne se souviendra que des affrontements, des destructions, du peuple qui refuse le vieux monde.

La cavalerie de la police charge de nouveau sur l'avenue Kungsportavenyn. Les chevaux lancés au galop dispersent les manifestants qui, une fois à l'abri, répliquent en lançant des projectiles.

Et puis le bruit court qu'un gamin a reçu une balle dans le dos. La colère se propage comme une douleur

sourde prend possession d'un corps chahuté. La colère pousse les gens à revenir sur l'avenue, à assaillir plus violemment les cavaliers. Cette fois, les chevaux refusent d'avancer sous la pluie de projectiles, la cavalerie bat en retraite. La foule hurle sa joie. La joie n'est qu'un instant fugace, impossible à retenir : les unités anti-émeutes percutent les rangs des manifestants. Les fantassins, eux, ne reculeront pas. Quelques jeunes cagoulés se retrouvent encerclés, livrés à eux-mêmes, loin de la multitude qui les protégeait. Ils paniquent, certains lèvent les mains au ciel. La jeune femme masquée d'un foulard noir reçoit un coup de matraque dans les reins.

Fils de pute ! hurle-t-elle en chutant sur ses genoux.

Un homme est poussé à terre, trois policiers le rouent de coups de pied. Ils frappent sans retenir leur fureur.

La jeune femme pleure de douleur et de désespoir. Elle sait que l'étape suivante, c'est la prison. Avec un peu de chance, elle évitera le tabassage.

À une centaine de mètres de là, un cri s'élève alors de la foule. Un cocktail Molotov explose non loin de la jeune femme. Les jambes d'un flic s'embrasent. Une vingtaine de silhouettes noires brise le cercle des forces de l'ordre. Un grand échalas, keffieh sur le visage, parvient à saisir la jeune Française recroquevillée au sol. La tirant par son sac à dos, il l'entraîne en dehors du champ de bataille. Des dizaines de flics surgissent d'une rue adjacente, une clameur gutturale monte de leurs gorges. Cette fois, les émeutiers doivent s'enfuir. Cette fois, quatre types ne parviennent pas à s'échapper. Cette fois, le vieux monde a gagné.

On se retrouvera à Gênes, fils de pute ! lance la jeune femme en disparaissant dans la foule.

JEUDI 13 JUILLET 2001

Il y a une vieille platine qui ne fonctionne plus. L'amplificateur est relié à un lecteur de CD. Sur la platine, il y a *Without You I'm Nothing* de Placebo, *Meat is Murder* des Smiths, *Sandinista* des Clash. Cachés derrière une enceinte, on trouve une compilation de Daniel Balavoine et *7000 danses* d'Indochine. Une discographie dépassée associée à une autre, non assumée.

Sur le meuble à étagères, il y a des livres : Weber *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Durkheim *Le Suicide*, Becker *Outsiders*, Erik Neveu *L'Idéologie dans le roman d'espionnage*, Marx *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, et une foultitude de « Que sais-je ? », de dictionnaires de sociologie et de science politique, d'autres livres jaunis aux couvertures écornées, aux pages annotées. Une bibliothèque inutilisée depuis trop longtemps.

Sur le petit bureau, dans l'angle de la pièce, il y a un ordinateur sans connexion Internet et un modem 56k dans son emballage. L'ordinateur est éteint depuis plusieurs mois.

Wag observe Nathalie du coin de l'œil. Elle disparaît dans la cuisine. Les bruits de verres et d'assiettes dans l'évier augurent du pire. Elle va briser de la vaisselle, elle ne va pas manquer le théâtral qu'offrirait une telle scène.

Aux murs, il y a deux affiches – l'une énonçant : « Choose DIY and wondering who the fuck you are on a Sunday morning », l'autre montrant Al Pacino et Michelle Pfeiffer accompagnés de la citation : « Il voulait vivre le rêve américain. Jusqu'au bout. » L'appartement d'un vieil adolescent qui ne parvient pas à être adulte.

Sous le bureau, il y a une pile de tracts où on lit « LCR : Tous ensemble pour les services publics » à côté d'un mégaphone sur lequel a été apposé un autocollant « LCR 100 % à gauche ». Du matériel que Wag devra rendre à ses camarades. Ses anciens camarades, plus exactement.

Son regard reste vissé sur l'écran du petit poste de télévision, mais il surveille Nathalie. Il se méfie des réactions parfois impulsives de la jeune femme. Son cœur bat, il serre les dents à s'en briser les mâchoires, il conserve une apparence froide. Il se sait mauvais à ce jeu.

Sur la table basse, devant la télévision, des factures impayées s'entassent : celles de son téléphone portable Sony-Ericsson, celles de l'eau et de l'électricité qu'il faudra bien régler. Les preuves de la précarité d'un doctorant qui se rêvait universitaire.

La jeune femme réapparaît dans le salon. Pas de vaisselle cassée, pas de cri.

Donc, toi, tu crois toujours que face à ces connards on doit lever les bras en l'air en chantant *peace and love* ? reprend-elle doucement, ses yeux pourtant noirs de colère. Tu en es encore là ?

Quelques minutes auparavant, sur l'écran, les images défilaient : on voyait les hautes grilles qui protègent le centre de Gênes, des murs de conteneurs élevés le long des rues, des flics en tenue caparaçonnée, des bateaux

de guerre mouillés dans le port. Le journaliste a affirmé que les autorités italiennes craignent de violents affrontements lors du prochain sommet du G8.

Ça, on peut être certain que les totos vont encore être les alliés des flics, a pensé Wag à haute voix.

C'était con, une sale habitude ou de la provoc à deux sous.

Nathalie s'est raidie et levée du canapé. Elle a pris le plateau sur lequel gisaient les restes du repas.

Parce que tu crois que les défilés pacifiques d'Attac ou de tes petits copains de la Ligue vont faire bouger les choses ? a-t-elle demandé.

Il a voulu argumenter, ou plus exactement mentir, dire que c'était une plaisanterie. Elle ne lui en a pas laissé le temps.

En fait, tu m'as fait croire que les conneries de la LCR, les défilés, les occupations et toutes ces actions sans lendemain te faisaient chier, seulement pour me baiser, c'est ça ?

Nathalie est très belle, ses cheveux noirs, ses yeux charbonneux, sa peau mate, tout en elle est espagnol. Enfin, ce qu'on peut fantasmer de l'Espagnole. Elle est souvent calme, pondérée dans la discussion, son vocabulaire est beaucoup plus châtié que celui de ses potes anars. Elle sait aussi être sanguine et incontrôlable. Là, elle était troublante comme un volcan prêt à exploser.

Elle est passée dans la cuisine avec le plateau-repas, l'a laissé tomber dans l'évier.

Et elle a réapparu.

Wag fait semblant d'être intéressé par le journal télévisé.

Je préfère me casser que d'entendre tes conneries, dit-elle en fourrant des affaires dans un sac à dos.

Elle le regarde quelques instants, il ne lève pas les yeux vers elle.

T'es vraiment un connard…

Possible, songe Wag.

Elle claque la porte derrière elle.

Avant Göteborg, en juin dernier, ils ne s'étaient croisés que lors de manifs ou au comptoir du Bistrot de la Cité. Ils n'avaient échangé que quelques mots, des vannes surtout – elle, se foutant de la gueule de la LCR, lui, raillant les visées révolutionnaires de la CNT. Comme ça se passe entre une anar et un trotskard.

Il avait fallu qu'à Göteborg Wag sorte des rangs du cortège pour venir au contact des flics, avec eux, avec les totos, les autonomes, le black bloc comme on commence à dire. Il avait surtout fallu qu'il l'aide à sortir de la nasse policière qui se refermait pour qu'elle l'envisage autrement. Nathalie Deroin, la passionaria des groupuscules anarchistes rennais, plus belle qu'un volcan prêt à exploser.

Il ne comprend toujours pas comment il n'a pas eu peur au milieu des flics qui tabassaient. C'était du romantisme de bas étage. Le soir même, ils avaient beaucoup bu et fait l'amour dans un minuscule appartement de Vasagatan qui servait de base de repli aux totos. Ça ne devait être qu'une nuit sans lendemain.

Au matin, parmi une dizaine de garçons et de filles, les yeux encore rougis par les gaz lacrymogènes de la veille, ils avaient suivi à la télé les élucubrations d'un responsable d'Attac. Le type avait déclaré que le black bloc mettait en danger les autres manifestants et dévalorisait les messages des antimondialistes. Des majeurs s'étaient tendus vers l'écran, des insultes avaient fusé. Wag

s'était marré. Nathalie l'avait embrassé. La nuit avait eu des lendemains.

Wag n'était pas revenu en France avec ses camarades de la LCR. Il était rentré en voiture avec Nathalie et deux autres autonomes. À Paris, les types les avaient déposés non loin de Montparnasse où ils avaient pris un TGV. Nathalie s'était installée chez lui. Sans rien demander, elle avait déposé deux sacs de voyage et un petit poste de télévision avec magnétoscope intégré. Ça ne voulait rien dire, avait-elle précisé : elle avait l'habitude de squatter çà et là, chez des amis ou des amants.

Wag n'était plus retourné aux réunions de la Ligue. Lorsqu'il croisait ses camarades dans les bars, il justifiait ses absences par un trop-plein de boulot à la fac. On ne le croyait pas – certains l'avaient vu rejoindre les rangs des anars en Suède et surtout traîner, ici, à Rennes, avec Nathalie. Tout le monde connaissait Nathalie Deroin à la Ligue. Tout le monde savait qu'elle et ses copains foutaient la merde dans toutes les manifs depuis deux ou trois ans. Pourtant, personne ne lui avait posé de questions. Il bénéficiait encore de l'impunité conférée par son ancien statut de porte-parole local. Plus tard viendrait le temps des explications.

Ce n'était pas Nathalie qui l'avait convaincu, c'étaient les douze dernières années passées à militer au sein de la JCR d'abord, de la LCR ensuite, c'était le temps passé à parler au nom du groupe local qui l'avaient épuisé. Et puis sa thèse s'enlisait, il n'avait aucun financement et devait enchaîner les petits boulots merdiques chez Citroën, à la Janais et dans les entrepôts de Saint-Jacques-de-la-Lande ou de la ZI Sud-est. Payer le loyer de son T1 bis, rue Legraverend, revenait chaque mois à résoudre la quadrature du cercle. Il n'avait pas

rempli de mission d'intérim depuis plusieurs semaines : ça aussi, il n'en pouvait plus.

À vingt-huit ans passés, sa vie lui faisait l'effet d'une longue liste de mauvais choix. Il évitait le plus possible les repas familiaux qui provoquaient chez lui des crises d'angoisse. Il était incapable de répondre aux interrogations de ses parents ou de ses sœurs. Que peuvent comprendre des parents qui prénomment leur fils Chrétien aux difficultés inhérentes à l'université française, à son système de cooptation, de relations, de piston ? Comment sa famille aurait-elle pu envisager le piège dans lequel il était tombé en s'inscrivant six ans plus tôt en doctorat ?

Les mauvais choix l'obligeaient dorénavant à éviter sa famille et ses camarades.

Depuis leur nuit à Göteborg, jamais il n'avait contredit les affirmations de Nathalie. Pour elle, la LCR ne valait pas mieux que le PS. Les idiots utiles de Chirac et de Jospin. Sans le dire, Wag éprouvait une fascination pour l'organisation de cette violence que savaient déployer les totos. Les grands mots de révolution, d'insurrection ou de guerre civile faisaient partie du décor, de la mise en scène. La théâtralisation de la violence lui convenait, car il ne se sentait pas agressif pour autant, peut-être manquait-il de courage pour affronter des flics. C'était pour ça qu'il n'avait jamais tenté de démonter les argumentaires de Nathalie. Jusqu'à cette saillie qu'il voulait humoristique et pour laquelle la jeune fille venait de le traiter de connard.

À la télé, le journaliste explique que c'est Pékin qui va organiser les Jeux olympiques de 2008.

Wag sait qu'on doit l'appeler dans une demi-heure. Il sait qu'il ne doit sous aucun prétexte manquer l'appel, à moins d'avoir une excuse en béton. Ça fait trois ans

qu'ils le tiennent. Depuis qu'il s'est fait choper avec deux grammes de coke. La drogue, c'était pour épater une fille ; lui, il n'en prenait qu'occasionnellement, il n'en avait jamais acheté. La drogue, les états seconds ne font pas bon ménage avec ses angoisses. Deux grammes de coke, c'était passer devant un juge. C'était aussi devoir répondre devant les camarades de l'utilisation d'un produit dont la commercialisation engraisse les salopards de tout ordre et, surtout, asservit les pauvres. Politiquement, c'était indéfendable. À l'époque, la politique et la Ligue étaient tout pour lui. Des flics de Paris l'avaient compris. Pour éviter le bordel, il a accepté de donner des noms, de faire un petit rapport sans considérer qu'il collaborait. Dès lors, il a mis le doigt dans l'engrenage. Il s'est fait avoir comme un bleu, l'engrenage lui a happé la main, le bras et sa fierté.

Maintenant, il sait que s'il arrête, on s'arrangera pour que son nom soit connu comme celui d'un indic. Ça, même s'il s'éloigne de la Ligue et qu'il ne connaît Nathalie que depuis peu, il ne le supporterait pas. Vis-à-vis des camarades de la Ligue, malgré tout, et surtout de Nathalie. Le nom de Chrétien Wagenstein serait synonyme d'infamie. Et de crétinerie.

Il vérifie que son téléphone portable se trouve dans sa poche.

Les pas de Nathalie résonnent encore dans l'escalier lorsqu'il se décide à la rattraper. Elle a laissé son sac à dos sur la table de la cuisine, elle ne partira pas, pas ce soir. Wag ouvre la porte et s'élance dans l'escalier.

Il dévale les marches quatre à quatre.

Elle l'attend dans le hall d'entrée.

Petit bourgeois, lui dit-elle.

Wag se sent con.

On va boire des coups ? propose-t-il sans relever le sourire sarcastique de la jeune fille.

Le vrai problème, c'est qu'il est amoureux comme un lycéen. Le problème, c'est qu'il trouve son 25 m² trop grand lorsqu'elle n'est pas là. Le problème, c'est qu'il ne s'imagine plus se réveiller sans sentir l'odeur de ses cheveux sur l'oreiller. Le problème, c'est qu'ils ne couchent ensemble que depuis un mois. Le problème, c'est qu'il s'est toujours attaché à des femmes qui ne lui correspondaient pas.

Tu veux toujours prendre un car de la Ligue pour aller à Gênes ?

Nathalie allume une cigarette. Il vient de pleuvoir et une agréable odeur de bitume chaud et humide pique le nez. Ça rappelle à Wag des vacances dans le Finistère lorsqu'il était enfant, des réveils en colonie de vacances il y a bien longtemps.

Ce ne sont pas que les cars de la LCR, répond-elle en lui prenant le bras. Il y aura d'autres organisations.

Tu préfères qu'on y aille par nos propres moyens ?

Ses lèvres se pincent comme si elle détenait un secret terrible.

Les flics vont tout faire pour nous empêcher d'entrer dans Gênes. Je préfère me planquer au milieu des petits-bourgeois.

Elle éclate de rire.

À la voir, elle n'a rien d'une autonome, elle ressemble à beaucoup d'étudiantes. Parfois, elle travaille comme serveuse dans des bars autour de la place Sainte-Anne. Tous les mois, ses parents lui versent 2 000 francs – ça fait combien en euros, ça ? Ils ne veulent pas que leur fille unique fasse des bêtises, expliquent-ils. Et elle, elle leur fait croire qu'elle a repris ses études parce qu'elle ne trouve pas de boulot fixe dans le social. Ce n'est pas une belle famille de petits-bourgeois, ça ? Les parents de

Nathalie se saignent aux quatre veines pour aider leur fille. Ce sont de modestes employés qui vivent dans une maison pas très loin de Saint-Malo, ils n'ont pas le bac, son père a commencé à bosser à quinze ans, paraît-il. Comme famille de petits-bourgeois, on fait mieux.

Toute la soirée, Nathalie et Wag picolent.

À la Bernique Hurlante, au Bistrot de la Cité puis à la Manille. Ils ont de la chance : aucun camarade de la LCR ne traîne dans les bars, ce soir. L'après Göteborg et l'avant Gênes les occupent.

À la Bernique, ils croisent des potes de Nathalie qui racontent avoir acheté une tente et des planches de morey – les planches de surf, ça coutait trop cher. Avec ça, ils se feront passer pour des touristes, les flics italiens n'y verront que du feu, avancent-ils en se tordant de rire.

Il y a aussi ses amis à lui, pas ceux de la LCR, mais des thésards, quelques chargés de cours. Des connaissances plus que des amis. Certains affirment qu'ils vont se rendre à Gênes, eux aussi.

Tout le monde y va, faut croire.

À la Manille, ils restent un long moment collés à un couple que Wag a déjà croisé à la fac : le type est chargé de TD et la fille doit faire un doctorat en histoire, un truc imbitable sur la représentation de l'eau dans le cinéma breton d'après-guerre. Sans blague, avec ça elle bénéficie d'un financement et elle enseigne.

Ils trinquent ensemble, font note commune.

On fera moitié-moitié, dit Wag.

Putain ! Gênes, ça va être historique. Faut pas louper ça, s'exclame le type.

Il ne croyait pas ces gens si politisés. Il n'ont jamais parlé que méthodologie et rapports. Sauf qu'au bout de quelques verres, les deux chercheurs se mettent à

raconter qu'ils vont faire un maximum de festivals cet été. D'ailleurs, ils viennent d'acheter des billets pour les Vieilles Charrues.

Il va y avoir un teknival énorme, on parle de 50 000 personnes ! renchérit la fille.

Wag et Nathalie échangent un regard : le festival se déroule le week-end du 20 au 22 juillet. Nathalie commande deux shots, et ils les boivent cul sec.

Wag va pisser. Dans les chiottes, il reste un long moment à contempler un graffiti sur l'affiche du *Président* avec Jean Gabin. Quelqu'un a écrit « Vous êtes si prophylaxique, mon cher Gunther ». Ça le laisse rêveur. Qui écrit « Vous êtes si prophylaxique, mon cher Gunther » sur un mur de chiottes, dans un bar ? Il sent qu'il est ivre.

Il sort, bouscule de l'épaule un consommateur qui sautille sur place, et se fraie un chemin entre les clients. Nathalie l'attrape par la main et, discrètement, l'entraîne à travers la foule jusqu'à la sortie.

Ils paieront notre note, ça leur apprendra à nous prendre pour des cons.

Ils sont bourrés. Pas déchirés, mais bien bourrés quand même.

Rue de Saint-Malo, Wag pousse Nathalie contre une porte. Il l'embrasse brutalement en cherchant la poignée à tâtons. La poignée cède et ils se retrouvent tous les deux dans l'entrée d'un immeuble qui sent l'humidité et l'encaustique. Contre le mur de boîtes à lettres, Wag déboutonne le jean de la jeune femme et y glisse sa main. Dans l'obscurité presque totale, ils font tomber des vélos et une poubelle. Il lui mange les seins en tentant de se retenir aux boîtes à lettres. L'une d'elle s'ouvre, la

porte lui reste dans les mains. Il la balance dans le noir. Nathalie grimpe sur lui et il la pénètre.

Elle lui mord l'épaule, il sent les muscles de ses cuisses se contracter, devenir brûlants. L'étreinte dure quelques minutes, mais les morsures qu'il subit lui laissent imaginer que quantité ne rime pas forcément avec qualité. Comme l'imagine n'importe quel mâle après l'amour.

Qu'est-ce que j'aime ta queue ! dit-elle en s'accrochant à lui.

Ils se prennent les pieds dans les vélos. Wag tombe à genoux sur le sol humide. Impossible de repérer l'interrupteur. Seul le fin rai de lumière qui brille sous la porte leur indique la sortie. Ils parviennent à atteindre la poignée et à s'extraire de l'obscurité.

Sur le trottoir, Wag finit de se reboutonner et Nathalie de rajuster son soutien-gorge.

Un groupe d'étudiants les frôle. Il y a de la houle chez eux aussi. Une gamine aux cheveux roux affirme, en pleurnichant, qu'elle n'a pas tout dit sur l'Europe.

Un jeudi soir à Rennes, quoi.

Leur dernier jeudi soir à Rennes, en fait.

***

Des « petites phrases » en cas d'affrontements trop violents.

Voilà ce qu'on a demandé à Laurent Lamar. Les Américains préfèrent *talking points*, « éléments de langage ». Bien sûr, c'est son boulot de trouver des éléments de langage, de cimenter de petites phrases, de constituer une trame aux discours d'après-événements.

On dit « donner à comprendre », on pourrait dire « faire avaler des couleuvres ». C'est l'art de la communication politique. C'est l'art dans lequel Laurent Lamar excelle.

Il tourne en rond : qu'est-ce que le ministre entend par affrontements violents ? À Seattle, à Prague et à Göteborg, il y a eu des affrontements violents. À Seattle, un couvre-feu et l'état d'urgence ont été décrétés. À Prague, une cinquantaine de policiers ont été blessés, quatre cents manifestants, interpellés. À Göteborg, il y a un mois, des tirs à balles réelles ont fait un mort. Qui se souvient de ce jeune type qui s'est fait flinguer ? Lamar lui-même serait bien incapable de donner son nom – s'il l'a jamais su.

Il se souvient seulement de ces images : un gamin à capuche balance des pierres sur des policiers et, lorsqu'il s'enfuit, reçoit une balle de SIG Sauer 9 mm dans le dos. La presse suédoise a ensuite publié des photos de flics, pistolets dégainés, tenant des chiens toutes dents dehors. L'image de l'Union européenne en a été fortement écornée. Chirac s'est permis un tacle à l'encontre de Göran Persson, le Premier ministre suédois : « C'est très dangereux, vous auriez pu tuer des gens », a-t-il grincé. Un peu maladroit, pas seulement parce que ce n'est jamais conseillé de se foutre de la gueule du copain qui a des ennuis, mais parce que le timing de Chirac n'était pas le bon : le gosse est mort à l'hôpital quelques jours plus tard.

Lamar avait dû trouver quelques phrases chocs. Mais jamais on ne lui avait demandé d'en préparer *avant* que les évènements ne se produisent. Le prochain G8 semble inquiéter ses chefs, et surtout le Président. Croient-ils que le sommet de Gênes sera plus violent que celui de Göteborg ?

Laurent Lamar n'est pourtant pas un perdreau de l'année. Il travaille dans la com depuis près de vingt ans et se considère comme l'un des meilleurs. Il a commencé sa carrière dans le privé et se voyait bien finir à la tête d'une agence. Après la défaite de 1988 il a rejoint les rangs chiraquiens, les derniers chiraquiens. On venait de lui refuser une augmentation après qu'il avait négocié un contrat extrêmement juteux. Il avait demandé, au moins, la possibilité d'une association à la tête de l'agence, sa direction avait botté en touche. Il avait démissionné.

Fin 1988, Chirac est reclus à la mairie de Paris avec un carré de fidèles, dont sa fille. C'est elle qui va obliger le *Grand* à quitter ses habits trop ringards de Reagan à la française. Claude Chirac est cornaquée par un vieux briscard de la communication politique : Jacques Pilhan, l'ancien conseiller de Mitterrand.

À la mairie, Chirac est roi en son royaume. Son royaume, loin d'être un empire, s'étend officiellement jusqu'au périph. Mais il dispose d'un instrument unique : une direction des relations internationales dont il va se servir pour se construire une envergure d'homme d'État. C'est à ce moment-là que Lamar et les jeunes sherpas vont le propulser jusqu'à la présidentielle. Lamar aurait pu sillonner le monde avec lui : visite à Yasser Arafat à Tunis, à Mandela en marge d'un sommet international. Il a préféré les salons cossus de l'Hôtel de ville. Son côté bourgeois de droite.

En 1989, lorsque le mur de Berlin tombe, Chirac devient le tenant d'un dialogue avec les pays du Sud. Lamar, comme ses collègues, n'est pas dupe : Chirac fouine, Chirac se cherche, Chirac marche au flair. À l'époque, il considère même le sommet de la Terre à Rio de Janeiro comme un gentil machin

post-soixante-huitard. Pourtant son instinct le pousse à s'informer sur les risques écologiques et à se rapprocher d'experts en climatologie. La mondialisation et l'environnement sont les deux sujets d'avenir.

Lors de la campagne présidentielle de 1995, sa fille parvient à insérer pour la première fois le mot « mondialisation » dans l'un de ses discours. Chirac ne le prononcera pas. Selon lui, il est trop tôt, son électorat n'est pas encore prêt.

Laurent Lamar a intégré le staff communication-opinion de l'Élysée après la victoire. Il connaît par cœur les attentes du clan Chirac, il est sous les ordres de la fille depuis le début. Lamar est sous le charme : il ne peut se mentir, Jacques Chirac est son héros.

En 1997, lors du sommet du G8 à Lyon, le président franchit le pas : il parle de « la mondialisation au service de tous ». On l'imaginait sur orbite, intouchable, appartenant désormais au cercle restreint des hommes d'État prêts à entrer dans l'Histoire. Et puis, il y a eu la dissolution et le raz-de-marée socialiste. Quelle connerie ! Une connerie signée Villepin.

Lamar y a assisté en direct.

Chirac avait rassemblé ses proches dans la salle de réunion voisine de son bureau. Le conseil privé, comme on l'appelle : Dominique de Villepin, le secrétaire général de l'Élysée, Jean-Pierre Denis, son adjoint, les vieux collaborateurs, Maurice Ulrich et Christine Albanel, mais aussi Jacques Pilhan et Claude Chirac. Les pointages dans les circonscriptions étaient limpides, la droite allait l'emporter haut la main. Depuis le début de l'année, Villepin, Monory et même Juppé étaient favorables à la dissolution. Lamar se souvient qu'un an auparavant, lors du 14 juillet, Chirac avait balancé que la

dissolution n'avait jamais été faite pour la convenance du président de la République. Là, ça ne gênait plus personne. L'idée était de se servir d'une dernière fenêtre de tir avant que l'opinion ne se retourne complètement contre la droite. Les rentrées de TVA étaient catastrophiques, les dépenses calamiteuses s'accumulaient : l'amortissement de la dette de la SNCF, l'arrivée à expiration des plans d'épargne-logement, l'accroissement des départs à la retraite dans la fonction publique, ce putain de déficit de la Sécurité sociale qui devenait béant. Et, selon les projections de l'INSEE, le chômage allait exploser… C'était la merde. Villepin, épaulé par Denis, avait finalement eu raison des dernières réticences de Chirac. Il paraît que seule Bernadette était contre la dissolution.

La gauche a emporté les législatives avec plus de 43 % des voix.

Il s'en est fallu de peu que Lamar et ses collègues ne soient remerciés. Ç'aurait pu être une blessure dont il ne se serait jamais guéri : il avait tant donné pour Chirac, il était capable de tant donner encore. Sauf que Chirac a décidé de se recentrer sur le domaine réservé : la diplomatie et l'international, donc la mondialisation. Et pour ce faire, il avait besoin de types comme lui, dévoués et efficaces.

Lorsqu'il pénètre dans son bureau, Lamar remarque tout de suite la petite note posée sur le sous-main. Une note jaune, une note confidentielle. En général, ce sont des emmerdes. Claude Chirac n'accompagnera pas son père à Gênes. Il y a quelques jours, la fille du président a été entendue par les juges en charge de l'enquête sur les billets d'avion soi-disant payés en liquide par Jacques Chirac, entre 1992 et 1995. Ça ferait mauvais genre qu'elle parte plusieurs jours sous le soleil de la

Méditerranée. Déjà, elle n'est pas apparue à la garden party de l'Élysée, le 14 juillet dernier. Si elle avait été là, elle aurait pu empêcher son père de tirer à boulets rouges sur Jospin. Il s'est lâché. Il a expliqué que si les Français avaient découvert l'insécurité, la faute en incombait au gouvernement et à son absence de volonté politique. Les socialistes se sont déchaînés. Des ministres, Laurent Fabius à l'Économie, Elisabeth Guigou à l'Emploi, Daniel Vaillant à l'Intérieur et Marylise Lebranchu à la Justice, ont publiquement désapprouvé ses propos. François Hollande, le premier secrétaire du PS, l'a ouvert : « Jamais dans l'histoire de la République un président n'a été à ce point concerné par des affaires de justice. » Ce jour-là, surtout en l'absence de Claude Chirac, Lamar aurait dû réviser la copie du président, c'est son boulot. Mais souvent celui-ci refuse qu'on relise son texte final, et parfois il improvise pendant son allocution. Quoi qu'il en soit, Lamar a merdé, il le sait.

Dans les prochaines semaines, ça va être à couteaux tirés, Lamar et ses collègues ne se font pas d'illusion. Chirac semble s'en foutre. Il a toujours aimé ferrailler : exercer le pouvoir n'a jamais été son truc, c'est le conquérir ou se battre pour le conserver qui le stimule. C'est cette niaque qu'admire Lamar. Le septennat lui paraît trop vide de combats politiques.

Pourtant, c'est Claude Chirac qui a dû écrire la première mouture de l'allocution. « Le charme des rave-parties, élément de la culture techno », ça lui ressemble. Son père a voulu ajouter sa touche personnelle. Il ajoute toujours sa touche personnelle. Parfois ça fonctionne, parfois ça dérape. Lamar connaît par cœur l'histoire du « bruit et l'odeur », c'est devenu un cas d'école, une jurisprudence, la ligne rouge à ne pas dépasser. Là, le dérapage avait failli être incontrôlable.

« Notre problème, ce n'est pas les étrangers, c'est qu'il y a overdose… Le Français qui voit sur son palier de HLM une famille entassée avec le père, trois ou quatre épouses, une vingtaine de gosses, qui touche 50 000 francs de prestations sociales sans naturellement travailler ; si vous ajoutez à cela le bruit et l'odeur, ce Français devient fou. » Un mercredi soir de juin 1991, à Orléans, ces mots sont entrés dans l'histoire de la Ve République. Juppé a tenté de désamorcer, Séguin et Sarkozy se sont désolidarisés. Édith Cresson, la Première ministre, a accusé Chirac d'utiliser l'immigration à des fins électoralistes. À sa suite, la gauche ne s'est pas gênée pour stigmatiser la lepénisation du chef du RPR. Au sein des très proches de Chirac, personne ne peut, encore aujourd'hui, dire si ces mots ont dépassé sa pensée ou si c'était une stratégie politique délibérée dont l'objectif était de chasser sur les terres du Front national. Lamar, lui, veut croire que Chirac n'est ni à droite, ni à l'extrême-droite. Évidemment, ce n'est pas un gauchiste, mais Lamar voudrait qu'il s'affirme d'une manière nouvelle, qu'il se positionne à la de Gaulle, au-dessus des partis. Pour cela, Lamar saurait lui proposer des petites phrases bien senties.

Chirac a du flair. C'est un trop vieux briscard pour ne pas sentir l'opportunité d'un nouveau combat qui s'annonce, mondial celui-là. Qu'il y croie ou pas, peu importe : il a compris avant tous ses homologues, les autres chefs d'État qui iront à Gênes, que la mondialisation est la dernière fracture planétaire. La guerre froide est terminée, les antagonismes est-ouest se sont dissipés. Maintenant, le temps de l'opposition nord-sud est venu. Et ça, ça fascine Chirac.